

Septembre 1918

Levés bien avant l'aube, les sept avancent dans un brouillard plus épais que la soupe aux pois de leur enfance, s'enfoncent bientôt dans les bois. Quelque part devant, l'ennemi. Les troupes allemandes et leurs mitrailleuses, surtout, planquées derrière une ligne imaginaire qui sépare les Alliés des autres. Dans le ciel sans lune, le vrombissement des avions a débuté à quatre heures vingt pile et ne s'atténuera pas avant longtemps. Le rugissement des chars s'en distingue à peine.

Équipés d'un uniforme sale et de bottes usées, un masque à gaz couvrant leur visage sous le casque, arme prête à tirer, ils prient pour ne pas mourir dans cet assaut-surprise. Des mois de guerre les ont conduits à Amiens, dans cette France si loin de leur Canada d'origine, à louvoyer entre les arbres en tentant d'éviter les racines traîtresses qu'on ne verrait pas mieux de jour, trop occupé à craindre l'apparition d'un Boche.

Le son d'une mitrailleuse résonne soudain, sur la gauche. Ils ne croyaient pas être déjà si loin. Des cris de douleur et de surprise s'élèvent, quelques ripostes de balles fusent.

— Allez, c'est notre chance de se faire une mitrailleuse, soutient le plus jeune.

Dans sa voix, une excitation perceptible que ne semblent pas partager tous ses compagnons. Le plus trapu oppose que ce n'est pas leur cible, beaucoup plus à droite.

— On s’y rendra après. Rien nous empêche d’en tuer plus que moins, des maudits Allemands.

— On a ordre de les faire prisonniers si c’est possible, conteste le plus tempéré.

Il est le soutien du groupe, celui qui a toujours le bon mot au bon moment, pour maintenir le moral tout autant que l’espoir de rentrer vivant au pays. Bien que la lassitude et la désillusion le gagnent aussi. De moins en moins lentement.

— Ben on dira que ça l’était pas...

Le ton est dur, le désir de vengeance, impossible à dissimuler. Après une poignée d’échanges brefs, tous s’inclinent pour foncer. Autour, les rafales s’intensifient.

\* \* \*

Du sang, trop de sang. Sur lui et sur trois soldats ennemis morts par sa faute. Des égratignures sur son visage cinglé par les branches, dans sa course pour surprendre ses adversaires. Au contraire de ses acolytes, il n’a pas enfilé son masque. Ses mains sont maculées de boue après une chute quasi fatale. Des balles lui ont sifflé aux oreilles, la souffrance des autres lui a écorché les tympans.

Il a ouvert le feu presque à l’aveuglette, tirant « dans le tas », comme aurait dit son grand-père. Et il a une pensée bien plus charitable pour ce pauvre homme décédé que pour ceux qu’il vient d’envoyer en enfer. Il le regrette aussitôt. Cette guerre est en train de le transformer en monstre. Ça devient trop facile d’oublier que ce sont aussi des humains, en face...

Dans sa poitrine, son cœur cherche à fuir. Il a envie de l’imiter. Ici, la folie le guette, sournoise.

— On les a eus, on les a eus!

À deux pas, la clameur s'élève, juste un instant. Ses compagnons se taisent vite, pour ne pas attirer l'attention même si le chaos règne, même si leurs voix ne représentent pas grand-chose dans le tumulte de la bataille. On se félicite les uns les autres, s'empresse vers la prochaine cible. Dans leur sillage, il traîne de la patte, convaincu que cette bataille les achèvera tous.

\* \* \*

Quelque part dans la campagne de Regina, réfugié dans une écurie dont on le chassera sûrement au matin, Sandborn s'est tourné, retourné, suant à grosses gouttes, sa couverture élimée rejetée à ses pieds. Le réveil a été brutal, comme tous ceux des dernières semaines. Il referme les yeux, son esprit coincé outre-Atlantique.

S'il lui restait des larmes, il pleurerait.



Lac Wascana, Saskatchewan  
Fin septembre

— Je n'arrive toujours pas à croire que je suis revenu. Après un an... J'ai tellement eu peur de... Tellement d'autres n'ont pas... Matthew, Nikolas, Joseph, Johnny... De tout le voisinage, il n'y a que moi qui... Et encore...

Ryan inspire profondément, donne l'impression qu'il va finir sa phrase, mais le reste demeure en suspens, comme souvent entre Jessie et lui. Là où flottent aussi les non-dits, les espoirs déçus, les rêves qui ne se réaliseront pas, les projets avortés. Ces sujets qu'ils n'abordent pas, Jessie les perçoit pourtant, menaçant de tout faire s'écrouler. Elle ferme les yeux, hume l'odeur musquée de la chemise rêche sous sa joue, s'efforce de ne penser qu'au présent. Il y aura bien assez de temps ensuite pour se torturer, pour reconstruire, pour bâtir au moins une fraction de ce qui aurait dû être.

— Je t'aime, Ryan, murmure-t-elle en se blottissant un peu plus contre son homme. Et on va profiter de cette seconde chance offerte par la vie, promis. En souvenir de tous ceux qui...

Un mouvement de poitrine sous elle l'interrompt. Ryan laisse échapper un rire amer qui emplit bientôt l'air et écorche les oreilles de Jessie. Il s'écarte un peu, lui jette un regard de biais où se lisent la douleur et un soupçon de rancœur. Il secoue la tête.

— Ne comprends-tu pas que je n'ai plus rien à offrir, Jess? Que je n'ai surtout plus rien à t'offrir, à toi?

D'une main, il désigne sa jambe droite, ou plutôt son moignon. Ce vide depuis la mi-cuisse, le tissu du pantalon replié qu'on a épinglé, la béquille appuyée au tronc de l'arbre où Jessie et lui sont adossés, devant le lac Wascana. Elle sent les larmes monter, cligne des paupières pour limiter les dégâts, priant pour que sa voix ne se casse pas tandis qu'elle réplique, bondissant, énervée.

— Ce n'est pas à toi de décider si j'ai encore envie de passer le reste de mes jours à tes côtés, Ryan O'Neil! C'est à moi, et à moi seule de choisir. Je n'en ai rien à faire qu'il te manque un bout de jambe! Rien, tu m'entends?! J'aimais le cordonnier que tu étais quand tu t'es enrôlé. J'aime le soldat débarqué en ville depuis deux semaines. Pis je vais aimer le cordonnier que tu es en train de redevenir maintenant. Je...

— Tu veux vraiment passer ta vie avec un infirme? Un homme qui ne peut même plus marcher sans risquer de tomber? Qui mettra toujours un temps fou à se lever comme à accomplir la moindre petite tâche? Juste répondre aux clients me prend une éternité, Jess! Une éternité! Ils ont mille fois l'occasion de foutre le camp avant que je n'atteigne le comptoir depuis ma machine à coudre...

Les mots ont été crachés. Le ton suinte la colère et le désespoir. Jessie sent son cœur se serrer alors que Ryan grimace, les traits creusés par la souffrance autant physique que psychologique, elle le devine. Elle se laisse aller sur les genoux, tend une main pour prendre la sienne. Il ne s'oppose pas, détourne cependant les yeux.

— Accorde-nous une chance, Ryan. Juste une. Je n'en demande pas tant, il me semble...

Elle le voit déglutir, la mâchoire contractée, puis le silence s'installe, pesant. Elle ne le rompt pas, de peur que

ce soit le dernier qui les accompagne avant que Ryan ne se braque pour de bon. Elle veut croire en eux. Comme avant cette maudite guerre.

Des oies migratrices amerrissent par dizaines dans une joyeuse cacophonie. Jessie ne peut les ignorer, nombreuses dans son champ de vision. Un instant, elle se prend à espérer partir, elle aussi. Vers le sud, le nord, l'est ou l'ouest, quelle importance? Elle voudrait recommencer sa vie loin d'ici, loin des souvenirs heureux, dans une ville où personne ne les connaît, là où on ne reprochera jamais à Ryan d'avoir survécu à ses amis d'enfance ni d'être revenu infirme.

Elle y songe encore quand il laisse tomber :

— Ça aurait été tellement plus simple si j'étais mort à Amiens...





Regina  
Samedi 7 décembre

Le ciel est toujours aussi sombre et la neige virevolte dans le vent lorsque Lesley sort à la brunante de l'édifice de l'Assemblée. Au loin, le son caractéristique d'un train du Grand Trunk Pacific Railway qui arrive en gare, sur la 16<sup>e</sup> Avenue. Elle a une pensée pour les voyageurs qui en débarqueront alors que le temps était sûrement beaucoup plus doux à leur départ de la Colombie-Britannique. Elle se sent aussi un brin nostalgique. Elle a toujours aimé voyager, mais elle n'en a plus guère le temps, sauf par nécessité. Elle était d'ailleurs encore à Winnipeg il y a cinq jours à peine. Tout va trop vite, et pas assez à la fois. Il leur a fallu six semaines, à elle et au docteur Carlson, pour mettre au point un vaccin contre la grippe espagnole qui sévit dans tout le pays. Six semaines durant lesquelles elle a travaillé jour et nuit pour trouver un moyen de contrer les toxines produites par le bacille de Pfeiffer, grand responsable de la maladie. Elle voudrait maintenant que toute la population soit déjà vaccinée. Comme si c'était possible!

Il faut pourtant prendre le temps de fabriquer les doses, de trouver le personnel pour les injecter, tout ça à travers les soins à prodiguer aux malades, les collègues qui tombent au combat, la contagion qui ne prend pas de repos même si le nombre de morts quotidien a commencé à diminuer après le pic de la mi-novembre. Elle soupire en secouant la tête.

*Une chose à la fois!...*

Pour l'heure, elle a besoin de repos, de se changer les idées, au moins un peu si elle ne veut pas s'effondrer. Au bout de l'allée, garé en bordure de rue, le traîneau l'attend, Lucinda tenant les rênes et Miss Suzy piaffant son impatience, la crinière givrée. À son côté, Firmin ne bronche pas, trop content de se voir attelé. Ces sorties d'hiver en tandem, pour contrer les conditions plus rudes, lui permettent de voir du pays pas mal plus souvent.

Tout en marchant vers eux, Lesley songe qu'elle devrait ressentir un brin de culpabilité à l'idée que sa douce ait dû affronter le froid deux fois plutôt qu'une, en ce samedi de décembre. Ce n'est pourtant pas sa faute si Bobby avait du retard ce matin et qu'elle ne pouvait l'attendre, ni s'il n'est pas là ce soir non plus. Elle doit toutefois s'avouer qu'elle a plutôt envie de sourire largement. Elle travaille toujours trop, et chaque moment volé au temps pour le passer avec Lucinda est une bénédiction. Même si c'est emmitoufflée jusqu'aux oreilles.

— Votre journée s'est bien passée, mademoiselle Richardson? lui demande sa douce alors qu'elle s'apprête à descendre de son banc pour l'aider à s'installer à l'arrière, sous les fourrures.

Une main levée pour l'arrêter, Lesley tourne la tête à droite et à gauche, regarde du côté du lac en face et de la vaste étendue qui les en sépare, avant d'annoncer :

— Laisse faire les convenances, personne n'est dehors à portée de voix par ce temps, Lucy.

Lesley envoie sa trousse de médecin sur le siège qui lui était destiné et s'empresse plutôt de grimper à l'avant. Elle a bien l'intention de se coller à Lucinda, dont les yeux s'écarquillent. Elle se retient de lui plaquer un baiser sur les lèvres alors qu'une bouffée de désir monte, en dépit de la

fatigue, et elle s'assoit sagement, ramenant la couverture sur ses genoux, puis glissant ses mains gantées dessous. Elle ne chasse cependant pas l'idée de caresser une cuisse voisine en chemin.

— Même si personne n'est dehors, tout le monde sera peut-être à la fenêtre, oppose Lucinda.

— Et...? Je n'ai pas compté les fois où je suis rentrée à la maison assise à côté de Henry depuis que je vis à Regina. Je ne vais quand même pas me priver du bonheur de te sentir si près juste parce qu'une mauvaise langue ou deux auraient envie de médire sur mon compte sous prétexte que c'est ma gouvernante qui tient les rênes!

— C'est toi qui sais, ma chérie. Tu as beaucoup plus à perdre que moi...

L'avertissement n'échappe pas à Lesley, qui tempère.

— Je vais garder une distance respectable entre nous, promis.

*Jusqu'à ce que nous ayons quitté la ville.*

Comme prévu, les rues sont quasi désertes, les chemins, à la limite du praticable. La lampe-tempête suspendue près de Lucinda se balance doucement, éclairant davantage les flocons, dont l'ardeur s'est calmée, que la route. Dans le silence qui s'est installé après qu'elle eut raconté sa journée, Lesley lève les yeux vers le ciel. Elles sont à mi-chemin de la maison, à un embranchement du chemin de la Côte. Une lune timide paraît à la pointe d'un nuage. Un signe qu'elle peut bien se rapprocher un peu de sa douce? Elle sourit, s'exécute d'un mouvement de fesses vers la gauche. Un mouvement de fesses vers la droite ne tarde pas à lui répondre.

— C'est vrai que rendues ici, il y a peu de chance d'être aperçues, remarque Lucinda, un sourire dans la voix, avant d'enchaîner: Désolée si je donne parfois l'impression de te

rappeler à l'ordre, Lesley. Ce n'est jamais de gaieté de cœur, c'est juste que... Il y a tellement de gens qui rêvent de te voir commettre une erreur qui ne pardonne pas. Tellement d'idiots qui n'attendent que le bon moment pour dire et redire que tu n'as pas ta place, que les femmes ne devraient pas pouvoir devenir médecin, encore moins vivre seules ou posséder une propriété comme la tienne, et devraient plutôt se contenter d'un mariage soi-disant heureux et d'enfants turbulents.

La retenue dans le ton a cédé la place à une certaine frustration, remarque Lesley. Sûrement parce qu'une partie de ces récriminations s'applique autant à sa douce qu'à elle-même, chacune ayant subi son lot de commentaires désobligeants au fil des ans. Comme si demeurer « vieille fille » était une tare génétique. Lesley se colle davantage si c'est possible, appréciant la chaleur de cette proximité interdite, le bonheur qu'elle signifie. Elle penche un peu la tête, imitée par Lucinda. Leurs tuques se touchent bientôt, et elle ferme les yeux, savourant la complicité qui les unit.

Le mouvement du traîneau la berce un moment avant qu'elle ne murmure :

— À la seconde où j'ai posé les yeux sur toi et compris que je t'aimais, Lucy, j'ai compris aussi que je devrais le cacher. Que je ne pourrais jamais crier cet amour, pas plus qu'en partager la beauté ou la *magie*. Mais la mort de Henry m'a fait réaliser que je ne voulais pas toujours me priver de cette magie juste parce que nous vivons dans un monde qui refuse d'accepter que je puisse t'aimer.

Elle se tait un instant, pose une main sur la cuisse contre la sienne avant de reprendre d'une voix tendre, mais ferme :

— J'ignore combien longue sera ma vie. Combien de temps j'aurai le privilège d'être à tes côtés, de t'entendre rire et protester contre mes expériences douteuses ou te voir remplir

la maison de tes bouquets puants. Alors je ne vais pas m'encarcaner dans des principes de vieux bonshommes, même quand il n'y en a pas un autour pour nous faire la morale...

Elle s'est redressée pendant la dernière phrase, a saisi le menton de Lucinda pour l'obliger à se tourner vers elle tout en descendant son foulard de laine dans son cou. L'instant suivant, elle l'embrasse à pleine bouche, la chaleur du baiser contrastant avec le souffle froid qui lui glace les joues.

Si Lucinda semble d'abord se laisser happer, elle se détache vite.

— Tu vas nous faire prendre le clos! s'exclame-t-elle en tirant sur les rênes pour ralentir les chevaux.

Une lueur brille néanmoins dans son œil gauche, le seul que la lumière de la lampe-tempête atteint.

— Tu vois bien que tu maîtrises la situation, s'amuse presque Lesley. Et puis, tu sais autant que moi que jamais Miss Suzy ne se détournera de la route. Cette jument sent quand il vaut mieux éviter de faire des bêtises!

Lucinda affiche une irrésistible moue.

— Avoue que ça t'a fait plaisir, ce baiser, murmure Lesley, sa main devenue baladeuse en dépit des multiples épaisseurs de tissu. Que tu rêves juste de recommencer...

Sa douce se mord les lèvres, gigote un peu sous la couverture.

— Comme vous êtes déraisonnable, je crois qu'il vaudrait mieux poursuivre cette discussion près de la chaleur du poêle, mademoiselle Richardson...

Le ton chargé de promesse disparaît aussitôt pour faire place à un «Allez, à la maison!» qu'accompagne un brusque mouvement de rênes. Miss Suzy n'attendait que ce signal pour tirer autant le traîneau que Firmin vers le confort d'un box.



Dimanche 8 décembre

— Je peux le faire, je peux le faire, je peux le faire.

Amelia Alford ne cesse de se le répéter depuis qu'elle a enfourché Princesse pour galoper jusque chez la pathologiste. Elle sait que mademoiselle Richardson habite à l'extérieur de la grande ville, dans un coin un peu perdu de la campagne même si c'est collé sur Regina. Ce n'était pas bien difficile d'obtenir l'information, personne dans le voisinage ne s'est abstenu de commenter ce choix.

« Voyons donc qu'une femme seule va s'installer au diable vauvert de même! »

« Le chemin de la Côte... Humm. Drôle de choix. C'est à des milles de toute pis l'enfer en hiver! »

« Pour se pousser si loin de la morgue pis des voisins, c'est qu'elle a des affaires à cacher, la pathologiste. Mais c'pas étonnant. Déjà qu'être une femme médecin... »

Amelia sourit sous le ciel gris et nuageux. C'est justement parce que mademoiselle Richardson est une femme qu'elle a jugé que c'était la meilleure personne à qui confier ses soupçons. Elle est certaine d'être mieux écoutée que si elle s'était pointée au poste de police. Les hommes croient rarement ce que racontent les femmes, tout le monde sait ça!

D'un mouvement des rênes, Amelia indique à Princesse de s'élancer vers la droite, pour longer Regina par le sud. Elle repasse dans sa tête ce qu'elle va lui raconter, à la pathologiste, quand elle débarquera chez elle. Parce que même

s'il y a plus d'un mois qu'elle tourne et retourne toute cette histoire dans son esprit, elle n'est pas certaine d'avoir trouvé les bons mots pour rendre plausible ce qu'elle s'imagine souvent avoir rêvé. La cicatrice sur sa joue est toutefois bien réelle, elle l'a regardée longuement ce matin dans le miroir à main de sa grande sœur. Une demi-lune qui lui rappelle qu'elle est chanceuse de ne pas avoir perdu un œil quand elle a fui après avoir surpris une conversation qui ne la concernait pas. Entre son père et son oncle. Dans l'écurie familiale où elle s'était rendue pour bichonner Princesse, sans savoir que les deux hommes n'en étaient pas encore sortis ; ils ne devaient pourtant que conduire un cheval fraîchement ferré à sa stalle.

La voix bourrue de son oncle Rosario :

— Le problème est réglé. Y reviendra pas.

— T'en es certain ?

— Sûr et certain, fais-moi confiance.

— J'veux ben, mais c'est pas toi qui l'auras dans les jambes si tu t'es planté...

La réplique de Rosario, visiblement exaspéré :

— J'me plante jamais, tu devrais savoir ça...

Ils s'étaient déplacés, et elle avait eu l'impression qu'ils se rapprochaient, leurs pas faisant crisser la paille sur la terre battue. Elle s'était recroquevillée au fond du box de Princesse, dans un angle que l'ombre baignait. La jument avait piaffé d'incompréhension et Amelia s'était tassée un peu plus sur elle-même. Dans l'interminable silence qui avait suivi, elle avait craint d'être repérée et avait retenu sa respiration longtemps avant de risquer un œil vers l'allée centrale. En s'étirant, elle avait accroché un clou au passage. Il s'en était fallu de peu qu'elle échappe un cri. Son père et son oncle avaient quitté l'écurie juste après, et elle avait



inventé une histoire de perte d'équilibre pour expliquer sa blessure à sa mère inquiète.

*Et qu'est-ce qui te convainc que ce n'est pas encore ce que tu fais, inventer une histoire? Une histoire que tu t'apprêtes à raconter à la femme la plus connue de Regina...*

Amelia inspire à fond, les yeux sur la route enneigée, mais tout de même dégagée. La croira-t-on davantage si elle affirme écouter son instinct? Si elle insiste sur ce qu'elle ressent dans ses tripes? Elle laisse fuser un rire de dérision. Parler d'instinct lui a toujours valu son lot de moqueries.

*Pas cette fois, se jure-t-elle. Mademoiselle Richardson comprendra, elle. Je suis sûre qu'elle utilise aussi son instinct. C'est un don de femmes, ça, l'instinct.*

Elle se le martèle un moment, frissonne sous son manteau en dépit de la chaleur ressentie.

*Je vais lui expliquer que je n'aurais jamais obligé Princesse à une ride aussi longue dans la neige et le froid si je n'étais pas persuadée de ma théorie. Si je n'étais pas certaine que Gregory, le fils du quatrième voisin, n'a pas choisi de se tirer une balle dans la tête à son retour du front. Si je ne croyais pas dur comme fer que mon oncle Rosario l'y a poussé, Dieu sait comment. Il a la réputation d'un dur à cuire, mon oncle Rosario! Je vais lui dire, aussi, à mademoiselle Richardson, que mon père n'aimait pas Gregory. Qu'il avait refusé de lui accorder la main de Lysandre. Qu'il ne voulait pas d'un gringalet comme gendre. « C'est bon à rien, un gringalet, ça plie dans le vent, c'est pas capable de pelleter du fumier, pis ça fait pas des enfants forts. »*

Amelia serre les dents en se rappelant le hurlement poussé par sa sœur en apprenant la nouvelle. Au souvenir du visage apathique que Lysandre affiche depuis, des cernes sous ses yeux constamment rougis. La pauvre a juré de ne

jamais se marier et de partir s'installer dans une autre province pour travailler, le plus loin possible de sa famille. Si elle n'a pas encore mis sa menace à exécution, c'est parce qu'elle est alitée depuis quelques jours, victime d'une mauvaise grippe. Elle répète sans cesse que ce n'est qu'une question de temps avant qu'elle retrouve ses forces et sa volonté de quitter la Saskatchewan.

*Pourvu que ce ne soit pas la grippe espagnole!*

Vendredi 13 décembre

À l'abri dans un renforcement entre deux bâtiments, Sandborn attend, presque indifférent au froid comme à la neige. C'est bien le seul avantage qu'il a trouvé à la guerre que d'en avoir hérité une endurance peu commune aux rigueurs de l'hiver, comme aux vents d'automne ou aux orages d'été. Il faut dire que l'alcool aide aussi, parfois. Mais pas ce soir.

Il est trop tôt pour gagner le garage pour la nuit, même s'il est huit heures passées. On pourrait le voir et tenter de le chasser, encore. Il balaie du regard la Principale, s'attarde aux rares passants, à chaque traîneau, aux téméraires en voiture. Il est en train de devenir un expert de ce coin de Regina, où il est revenu un peu malgré lui. Parce qu'il n'avait nulle part ailleurs où aller.

Dans une rue transversale, il croit apercevoir de la lumière dans la cordonnerie d'O'Neil. Il fronce les sourcils, perplexe. Longtemps que la boutique est fermée, pourtant. Ryan en a déjà plein les bras d'assurer les heures normales d'ouverture, il serait étonnant qu'il travaille si tard, même s'il étire parfois un peu le temps. Quoique...

Le jeune cherche-t-il à s'occuper l'esprit plutôt que de ruminer le passé, seul dans son appartement? Peut-être croit-il que s'épuiser à la tâche lui assurera un sommeil dépourvu d'incessantes réminiscences. On dort mal quand on a fait la guerre.

Curieux, Sandborn quitte son racoin, traverse la Principale en diagonale. Il atteint le trottoir opposé quand un taxi freine au croisement. D'instinct, il rase bientôt les murs pour éviter d'être vu. Un homme descend de la voiture, regarde à droite et à gauche, puis emprunte la rue de la cordonnerie, passe devant avant de disparaître vers l'arrière de la boutique. Pourquoi diable ne cogne-t-il pas à la porte avant ? À moins que ce ne soit un ami de Ryan, un habitué de la place ?

Sandborn secoue la tête. Les amis de Ryan sont morts de l'autre côté. Tous, sans exception. Il est bien placé pour le savoir. Et le jeune s'est isolé depuis son retour.

Il se demande encore quoi penser quand l'homme revient, les mains dans les poches de son manteau. Soit Ryan ne voulait pas le voir, soit personne n'a répondu à la porte. Il remonte la rue, s'arrête dans le halo d'un lampadaire pour s'allumer une cigarette, dévoilant à demi son visage.

*Non, c'est pas possible !*

Une série de flashes, de souvenirs, l'horreur du champ de bataille, la douleur de perdre des compagnons d'armes. En un instant, le chaos revient dans sa tête, l'empêche de réfléchir.